

MARIANNE CONJURE VALVILLE DE RENONCER A L'EPOUSER
Marivaux, *La Vie de Marianne*, IVe partie

Marianne, abandonnée orpheline à Paris, trahie par un faux dévot libertin, s'est réfugiée dans une église : Mme de Miran l'y a rencontrée et placée sous sa protection dans un couvent. Elle découvre alors que Mme de Miran n'est autre que la mère de Valville, le jeune homme dont elle avait attiré l'œil à la messe, puis en se foulant le pied. Valville poursuit Marianne jusque dans son couvent, mais celle-ci a promis à Mme de Miran de le faire renoncer à ses prétentions amoureuses, et à la mésalliance qui pourrait en résulter. Valville se présente alors au parloir.

Nous en étions là de notre conversation, quand Mme de Miran entra : jugez de la surprise de Valville.

Quoi ! c'est ma mère, s'écria-t-il en se levant. Ah ! mademoiselle, tout est concerté. Oui, mon fils, lui dit-elle d'un ton plein de douceur et de tendresse, nous voulions vous le cacher : mais je vous l'avoue de bonne foi ; je savais que vous deviez être ici, et nous étions convenues que je m'y rendrais. Ma chère fille, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, Valville est-il au fait ? l'as-tu instruit ?

Non, ma mère, lui dis-je fortifiée par sa présence, et ranimée par la façon affectueuse dont elle me parlait devant lui ; non, je n'ai pas eu le temps ; monsieur ne venait que d'entrer, et notre entretien ne faisait que commencer quand vous êtes arrivée. Mais je vais lui conter tout devant vous, ma mère.

Et sur-le-champ : Vous voyez, monsieur, dis-je à Valville, qui ne savait ce que nous voulions dire avec ces noms que nous nous donnions, vous voyez comment Mme de Miran me traite ; ce qui vous marque bien les bontés qu'elle a pour moi, et même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant que cela n'est pas croyable ; et vous seriez le premier à dire que je serais indigne de vivre, si je ne vous conjurais pas de ne plus songer à moi. Valville à ces mots baissa la tête et soupira.

Attendez, monsieur, attendez, repris-je ; c'est vous-même que je prends pour juge dans cette occasion-ci.

Il n'y a qu'à considérer qui je suis. Je vous ai déjà dit que j'ai perdu mon père et ma mère : ils ont été assassinés dans un voyage dont j'étais avec eux, dès l'âge de deux ans ; et depuis ce temps, voici, monsieur, ce que je suis devenue. C'est la sœur d'un curé de campagne qui m'a élevée par compassion. Elle est venue à Paris avec moi pour une succession qu'elle n'a pas recueillie ; elle y est morte, et m'y a laissée seule sans secours dans une auberge. Son confesseur, qui est un bon religieux, m'en a tirée pour me présenter à M. de Climal, votre oncle ; M. de Climal m'a mise chez une lingère, et m'y a abandonnée au bout de trois jours ; je vous ai dit pourquoi, en vous priant de lui remettre ses présents. La lingère me dit qu'il fallait prendre mon parti ; je sortis pour informer ce religieux de mon état, et c'est en revenant de chez lui que j'entrai dans l'église de ce couvent-ci pour cacher mes pleurs qui me suffoquaient ; ma mère, qui est présente, y arriva après moi, et c'est une grâce que Dieu m'a faite. Elle me vit pleurer dans un confessionnal ; je lui fis pitié, et je suis pensionnaire ici depuis le même jour. C'est elle qui paye ma pension, qui m'a habillée, qui m'a fourni de tout abondamment, magnifiquement, avec des manières, des tendresses, des caresses qui font que je ne saurais y penser sans fondre en larmes ; elle vient me voir, elle me parle, elle me chérit, et en agit avec moi comme si j'étais votre sœur ; elle m'a même défendu de songer que suis orpheline, et elle a bien raison ; je ne dois plus me

ressouvenir que je le suis ; cela n'est plus vrai. Il n'y a peut-être point de fille, avec la meilleure mère du monde, qui soit si heureuse que moi. Ma bienfaitrice et son fils, à cet endroit de mon discours, me parurent émus jusqu'aux larmes.

Voilà ma situation, continuai-je, voilà où j'en suis avec Mme de Miran. Vous qui, à ce qu'on dit, êtes un jeune homme plein de raison et de probité, comme il me l'a semblé aussi, parlez-moi en conscience, monsieur. Vous m'aimez ; que me conseillez-vous de faire de votre amour, après ce que je viens de vous dire ? Il faut regarder que les malheureux à qui on fait la charité ne sont pas si pauvres que moi ; ils ont du moins des frères, des sœurs, ou quelques autres parents ; ils ont un pays, ils ont un nom avec des gens qui les connaissent ; et moi, je n'ai rien de tout cela. N'est-ce pas là être plus misérable et plus pauvre qu'eux ?

Va, ma fille, me dit Mme de Miran, achève, et ne t'arrête point là-dessus. Non, ma mère, repris-je, laissez-moi dire tout. Je ne dis rien que de vrai, monsieur, et cependant, vous me demandez mon cœur pour m'épouser. Ne serait-ce pas là un beau présent que je vous ferais ? Ne serait-ce pas une cruauté à moi que de vous le donner ? Eh ! mon Dieu, quel cœur vous donnerais-je, sinon celui d'une étourdie, d'une évaporée, d'une fille sans jugement, sans considération pour vous. Il est vrai que je vous plais ; mais vous ne vous attachez pas à moi seulement à cause que je suis jolie, ce ne serait pas la peine ; et apparemment que vous me croyez d'un bon caractère, et en ce cas, comment pouvez-vous espérer que je consente à un amour qui vous attirerait le blâme de tout le monde, qui vous brouillerait avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous estiment, et avec moi aussi ? Car quel repentir n'auriez-vous pas, quand vous ne m'aimeriez plus, et que vous vous trouveriez le mari d'une femme qui serait moquée, que personne ne voudrait voir, et qui ne vous aurait apporté que du malheur et que de la honte ? Encore n'est-ce rien que tout ce que je dis là, ajoutai-je avec un attendrissement qui me fit pleurer. A présent que je suis si obligée à Mme de Miran, quelle méchante créature ne serais-je pas, si je vous épousais ? Pourriez-vous sentir autre chose pour moi que de l'horreur, si j'en étais capable ? Y aurait-il rien de si abominable que moi sur la terre, surtout dans l'occurrence où je sais que vous êtes ? Car je suis informée de tout ; ma mère me vint voir hier à son ordinaire, elle était triste. Je lui demandai ce qu'elle avait, elle me dit que son fils la chagrinait ; je l'écoutais sans m'attendre que je serais mêlée là-dedans. Elle me dit aussi qu'elle avait toujours été fort contente de ce fils, mais qu'elle ne le reconnaissait plus depuis qu'il avait vu une certaine jeune fille ; là-dessus elle me conta notre histoire, et cette jeune fille qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige aujourd'hui ma mère, qui lui a ôté le bon cœur et la tendresse de son fils, il se trouve que c'est moi, monsieur, que c'est cette pensionnaire qu'elle fait vivre et qu'elle accable de bienfaits. Après cela, monsieur, voyez, avec l'honneur, avec la probité, avec le cœur estimable, tendre et généreux que vous avez coutume d'avoir, voyez si vous souhaitez encore que je vous aime, et si vous-même vous auriez le courage d'aimer un monstre comme j'en serais un, si j'écoutais votre amour. Non, monsieur, vous êtes touché de ce que je vous apprends, vous pleurez, mais ce n'est plus que de tendresse pour ma mère, et que de pitié pour moi. Non, ma mère, vous ne serez plus ni triste ni inquiète ; M. de Valville ne voudra pas que je sois davantage le sujet de votre chagrin : c'est une douleur qu'il ne fera pas à moi-même. Je suis bien sûre qu'il ne troublera plus le plaisir que vous avez à me secourir ; il y sera sensible au contraire, il voudra y avoir part, il m'aimera encore, mais comme vous m'aimez. Il épousera la demoiselle en question, il l'épousera à cause de lui-même qui le doit, à cause de vous qui lui avez procuré ce parti pour son bien, et à cause de moi qui l'en conjure comme de la seule marque qu'il peut me donner que je lui ai été véritablement chère. C'est une consolation qu'il ne

refusera pas à une fille qui ne saurait être à lui, mais qui ne sera jamais à personne, et qui de son côté ne refuse pas de lui dire que si elle avait été riche et son égale, elle avait si bonne opinion de lui qu'elle l'aurait préféré à tous les hommes du monde ; c'est une consolation que je veux bien lui donner à mon tour, et je n'y ai pas de regret, pourvu qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors, et me mis à essuyer les pleurs que je versais. Valville, toujours sa tête baissée, et plongé dans une profonde rêverie, fut quelque temps sans répondre. Mme de Miran le regardait, et attendait, la larme à l'œil, qu'il parlât. Enfin il rompit le silence, et s'adressant à ma bienfaitrice :

Ma mère, lui dit-il, vous voyez ce que c'est que Marianne; mettez-vous à ma place, jugez de mon cœur par le vôtre. Ai-je eu tort de l'aimer ? me sera-t-il possible de ne l'aimer plus ? Ce qu'elle vient de me dire est-il propre à me détacher d'elle ? Que de vertus, ma mère, et il faut que je la quitte ! Vous le voulez, elle m'en prie, et je la quitterai : j'en épouserai une autre, je serai malheureux, j'y consens, mais je ne le serai pas longtemps.

Ses pleurs coulèrent après ce peu de mots ; il ne les retint plus : ils attendrirent Mme de Miran, qui pleura comme lui et qui ne sut que dire ; nous nous taisions tous trois, on n'entendait que des soupirs.